

Russie, battre l'armée d'un Etat plus considérable, et finalement tenir en échec toute la diplomatie continentale. Nous voilà loin du traité de Paris, réglant la question d'Orient pour de longues années et s'imposant à l'observation de tous parcequ'il reposait sur des conceptions diplomatiques rationnelles.

Bien différente est la situation d'aujourd'hui. La quadruple alliance ne ressemble en rien à la Sainte-Alliance de M. de Metternich ou même à l'alliance anglo-française de 1854. Le maintien de la paix européenne est la moins pressante des préoccupations qui ont guidé les contractants.

Sauf M. de Bismarck, qui est toujours obsédé par l'idée de la revanche française, les hommes d'Etat qui ont imaginé le pacte des trois empires ou s'y sont ralliés, ont poursuivi un but de prépondérance et d'agrandissement qui n'était pas de nature à consolider l'équilibre continental.

L'Autriche et la Russie ont accepté la combinaison allemande, non point comme un moyen d'entente sur des intérêts communs, mais comme une trêve leur permettant d'ajourner ou au besoin de préparer la réalisation de leurs espérances, de rouvrir ou de fermer à leur gré la question d'Orient.

L'Italie s'est associée aux trois empires, dans un but encore moins pacifique, puisque son mobile était d'obtenir de ses nouveaux alliés une compensation de son échec à Tunis, de les déterminer à une politique d'hostilité envers la France.

L'impuissance de la coalition des trois empires à assurer la paix européenne éclate tous les jours, sous une forme ou sous une autre dans les péripéties diplomatiques de la question d'Orient. L'insurrection rouméliote eut été étouffée sur l'heure, si M. de Bismarck et ses alliés avaient dit un mot pour assurer le respect de leur signature. Ce mot, ils ne l'ont pas dit, parceque chacun avait un mot différent sur les lèvres. La Russie désapprouvait les Rouméliotes, mais n'osait prendre le parti de la Turquie.

L'Autriche n'était pas fâchée de voir l'édifice ottoman se démolir un peu plus, et trouvait l'occasion excellente d'achever l'annexion définitive de la Bosnie. L'Italie était sympathique aux insurgés, mais craignait de travailler sans compensation au profit de l'Autriche. L'Allemagne, voyant tous ses alliés animés de désirs différents, hésitait à prendre un parti; et c'est ainsi que, peu à peu, tout le monde préférant son intérêt à son devoir, la question rouméliote est devenue la question serbo-bulgare, et que nous sommes menacés aujourd'hui d'une question turco-grecque.

31 Janvier 1886.

RENÉ DE JOLY.